

### **11 février/Luang Prabang/Station de bus**

Levée à six heures avant la maisonnée. Le sac déjà sur le dos, je regarde un moment les enfants de la famille par la porte entrouverte de leur chambre, paisibles sous la moustiquaire carrée, éclairés par le bleu d'un néon oublié. Au bord de la route, j'alpague un couple de jeunes Israéliens pour partager la course vers la gare des bus. La peau couleur endive, l'air malade, serrés l'un contre l'autre, alourdis par des sacs plus hauts qu'eux, ils me regardent comme des proies traquées pendant que je leur propose de diviser les frais. Ça turbine dans leur cervelle pour débusquer l'arnaque forcément camouflée derrière la simplicité de ma proposition.

À la gare routière, le guichetier m'apprend à demander un ticket et me conseille une cabane à nouilles en attendant le départ. J'y mange en compagnie de deux petits hommes de la forêt. Ils me proposent de partager leur riz, celui qu'ils ont apporté pour accompagner le poisson grillé servi ici. L'offre est sincère, pourtant ils en ont à peine assez pour eux-mêmes. Paroles rares, douces, à peine audibles, caressantes comme les pépiements des femmes entendues à Kep, un soir de nuit noire. Dans les ruines des maisons coloniales où, le jour, paissaient les vaches, entre les impacts des balles de kalachnikov, les bouts de murs arrachés par les chars et les huisseries volées par les Vietnamiens, une trentaine de femmes préparaient la soupe de riz. Dans l'obscurité, même le clapotis de la mer prenait le pas sur l'apparition de leurs voix. Les syllabes bondissantes des petits hommes d'ici ont la même absence de tonalité.

La soupe est délicieuse.

Bien après l'avoir terminée, je suis encore là, à me laisser boucaner par la graisse épaisse des poissons qui grillent à l'entrée de l'échoppe.

### **Dans le song tao**

Les poignets d'une vieille dame, ornés de saï sin : trente-deux bracelets de coton blanc – seize par bras – qu'on noue pour raccrocher les esprits baladeurs de la personne à son corps, par exemple avant d'entreprendre un voyage important. Quel sens a ce voyage pour elle ? Est-ce qu'elle rentre au village après avoir vendu quelque chose de précieux ? Un animal tué

dans la forêt, peut-être ? Des plantes ? Une pièce de coton noir tissée sur son métier ? Je lui demande la permission de prendre une photo.

Un couple de blancs arrivent, qui parlent très fort et ne voient rien autour d'eux. La femme, en me regardant à travers ses lunettes noires :

– *Bonjour.*

– *Sabaï dii*, je réponds sans entrain.

Leur condition d'errants solitaires donne en général aux voyageurs une envie commune de bricoler entre eux des relations éphémères : on fabrique une bulle avec qui nous ressemble et on s'y repose un peu. Mais quand le tourisme devient un phénomène de masse, établir un contact systématique avec chaque étranger empêche de sortir de cette bulle. On voyage derrière un écran, coupé de toute autre possibilité de lien plus ténue, plus fragile.

Recréer le confort d'un cadre familial – c'est ce que cherche cette femme en engageant la conversation.



– *Tu viens d'où ?*

– *Excusez-moi, mais je crains de ne pas avoir envie de discuter avec vous.*

Son grand sourire à l'américaine reste figé le temps qu'elle assimile ce que je viens de dire. Elle répète :

– *Vous n'avez pas envie de parler ?*

Comme je la regarde en souriant, elle se tourne vers quelqu'un d'autre et l'entrepris de la même manière, avec plus de succès.

La vieille dame ôte sa veste. Elle est tellement menue que je pourrais faire le tour de sa taille avec mes mains. Je lui montre l'image de ses poignets sur l'écran. Elle se recule, lève les yeux vers mon visage, interrogative, presque effrayée. J'essaie de sourire, mais je me détourne rapidement pour qu'elle ne voie pas l'eau qui remplit mes yeux. Qu'est-ce qui m'a pris de faire cette photo ?

En route, on s'arrêtera souvent pour regonfler les pneus ou pour faire monter des passagers. On en profitera tous pour se dégourdir les jambes ou pisser sur le bas-côté, les hommes debout dans un fourré, les femmes accroupies, le sin passé au-dessus des épaules et calé sous le menton. La vieille dame, elle, se tiendra à l'écart. Dos au groupe, elle comptera et recomptera les billets d'une liasse tirée de sa chemise.

### **Soir/Nong Khiaw**

Au moins cent blancs pour un village de cette taille : on ne voit plus que nous, grands, bruyants, clinquants. Des prix multipliés par trois, quatre, cinq, par rapport à mon premier voyage.

Je dors dans une chambre contiguë à celle d'un couple. Séparées par une cloison de bambou tressé, ou plutôt rapprochées : cachés, ils parlent très fort de choses très intimes et très inintéressantes. L'homme s'exprime en français avec un fort accent – italien ? La femme lui répond en – hébreu ?

Comme je signale ma présence, ils font semblant de ne pas m'entendre. Je vais frapper à leur porte :

– *Bonsoir, excusez-moi, vous savez que les cloisons sont très fines ?*

– *Ici, les gens vivent en communauté. Il n'y a pas d'intimité dans ce pays.*

*On partage tout.*

Connard.

– *Peut-être est-il un peu tôt pour dire qu'on forme une communauté ?*

Il se met à ricaner et se redresse pour m'intimider. C'est vrai qu'il est très grand. Moi, je ne dis plus rien, je fixe ses yeux fuyants en pensant au rêve que j'avais depuis quatre ans de retrouver ici cette petite fille – grandie – qui m'avait appris à cueillir dans la rivière des algues à frire.

Le soir, sur la terrasse commune, ils ont une discussion avec une Anglaise qui vit en Thaïlande. La voix de l'Israélienne monte progressivement dans l'angoisse et la culpabilité pendant qu'elle essaie de justifier la politique « intérieure » du gouvernement de son pays.

– *... Tous les Palestiniens sont des terroristes potentiels, tu sais, il n'y a pas de paix possible...*

Je mets mes boules Quiès. Où est le Laos ?

